

De SEDAN à la MARNE, de bonnes leçons, mal appliquées...

Cette armée française que l'on disait invincible sous le second empire sombra en deux engagements sous le déferlement de l'armée prussienne organisée et conduite par Moltke, inspiré des principes de la guerre de Clausewitz. Aguerrie par les campagnes de Crimée et d'Italie d'où elle sortit victorieuse, ou encore par les entreprises coloniales, l'armée française, trop sûre d'elle-même, n'a pas su tirer les bénéfices des progrès technologiques de l'époque, et adapter sa doctrine d'emploi ni aux menaces ni aux capacités des armes du moment.

PAR LE COLONEL THIERRY MAES, CHEF DU CDES/CEREX

Bien que sa formation ne l'y avait pas préparé, Napoléon III prétendait exercer personnellement le haut commandement des armées et ses ministres de la guerre successifs n'ont pas su ou oser imaginer une organisation rationnelle des forces. Un système de conscription dévoyé ne donnait plus aux armées que de médiocres éléments. Enfin, goût du luxe et faibles soldes poussaient les officiers à la course à l'avancement avec toutes les compromissions et les reculades que l'on imagine. L'armée vivant à l'écart du pays, choyée par le pouvoir, grisée par ses victoires hors des frontières végétait en fait dans une atmosphère impropre au progrès.

Chronique d'une défaite annoncée, l'improvisation des campagnes de Crimée et d'Italie annonçait déjà Metz et Sedan. De Gallipoli, Saint Arnaud, alors ministre de la guerre, se plaignait à l'empereur : " Nous ne sommes pas constitués..., nous n'avons que vingt-quatre canons attelés..., on ne fait pas la guerre sans pain, sans souliers, sans marmite ni bidons... ". En 1859, c'est l'empereur lui-même qui écrivait d'Alexandrie à son ministre : " Nous avons réuni une armée de 120 000 hommes avant d'avoir réuni les approvisionnements. C'est le contraire de ce que l'on fait généralement ". On comprend aisément que, dans ce contexte, après que l'armée française soit sortie victorieuse des campagnes de l'empire, il importait surtout en 1870 qu'aucun bouton de guêtre ne manquât ! Pour le reste, on se débrouillerait, comme d'habitude, armé de ce viatique très français, déjà suffisant à l'époque pour obtenir la victoire...

Tandis que l'armée de Napoléon III enseignait le mépris de ce que faisait l'Allemagne, Moltke n'avait de cesse d'améliorer celle de son pays, par le nombre, la

qualité de ses matériels, la réflexion doctrinale et le travail de ses états-majors. C'est lui qui sut tirer profit des enseignements des guerres de l'empire (le premier), et transformer dans les faits les principes qu'enseignait Clausewitz le prussien, avec notamment celui de la concentration des feux. Au déploiement stratégique allemand en plusieurs armées, avec chacune un rôle particulier dans l'action offensive, faisait face un cordon de troupes étiré sur près de 240 kilomètres, sans dispositif dans la profondeur ni réserves, et surtout sans esprit de manœuvre. Quelques semaines ont suffi à consacrer l'impéritie de l'armée impériale française.

S'il ne faut pas voir seulement dans l'infériorité de son artillerie la cause principale de sa défaite, et bien que le fusil Chassepot lui conférait un atout incontestable sur son adversaire germanique, l'armée française n'avait surtout ni su se doter des équipements intégrant les innovations techniques du moment, ni mettre au point une doctrine cohérente fédérant les esprits et les énergies. Or, c'est généralement à partir des premiers que l'on peut fonder la seconde. L'époque s'y prêtait pourtant. Après le désastre de 1870, le gouvernement allait tirer les enseignements de l'échec de son armée.

Aux trois grandes lois qui marquèrent la réorganisation de l'armée et la conduisirent jusqu'à la Marne, il sera retenu ici les progrès qui confèrent à celle-ci la puissance de feux qui lui faisait alors cruellement défaut : poudre sans fumée, fusil à tir rapide, canon de 75 et obus à mélinite sont quelques-uns des éléments essentiels du renouveau de l'armée française et avec lui, de sa doctrine, qui l'ont préparé à la grande guerre.

“ La meilleure sûreté est dans une attaque à fond, l'énergie de l'exécution rachète toutes les faiblesses et répare toutes les erreurs ”

Après un temps que l'on nommera “ de réaction ” qui vit l'armée s'organiser pour une stratégie défensive marquée sur le terrain par le dispositif conçu par le général Séré de Rivières, les progrès des armements ont progressivement conduit au retour de l'esprit offensif, au principe de la concentration des efforts et à la supériorité du feu. Si le règlement de manœuvre de 1875 avait mis en relief la prépondérance du feu, désormais “ l'offensive, ce sera le feu qui avance ”. “ Seule l'offensive permet d'obtenir des résultats décisifs ” lisait-on en filigrane dans les écrits d'hommes tels que Foch, Pétain, Grandmaison.

Les poudres colloïdales, dites “ sans fumée ” mises au point par l'ingénieur des poudres Paul Vieille, en multipliant par deux la vitesse des projectiles, donnaient un temps d'avance à l'armée française en lui conférant une supériorité du feu incontestable.

Le fusil Lebel qui a doté l'infanterie à compter de 1886, fut la première arme à répétition à utiliser cette poudre sans fumée. Fabriqué à la cadence de 3000 par jour, c'est dans l'histoire industrielle de la France le premier exemple d'une fabrication en grande série. Ce fusil donna à l'infanterie un regain de capacité qui la plaça parmi les plus redoutables de l'époque. La haute cadence de sa fabrication permit sa mise en service rapide dans les forces.

L'artillerie, dans le même temps, n'a cessé de perfectionner son matériel avec le canon Reffye (1873) en bronze, se chargeant par la culasse, le premier canon en acier (1875), les pièces du système de Bange de 80 et 90, améliorant portée et précision, les canons de siège de 120 et 155 mm. Son énorme avance arriva en 1893 avec le canon de 75 mm, première réalisation d'une pièce à tir rapide, à frein hydropneumatique et à pointage indirect. “ Bon à tout ”, “ le 75, c'est Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint Esprit ”, professait-on au centre des hautes études de l'époque !

Si l'Allemagne bénéficiait déjà en 1870 d'un dispositif de réglage variable de l'éclatement de l'obus, tandis que la France ne disposait que d'un dispositif de déclenchement à deux distances fixes, la puissance meurtrière de l'obus français fut considérablement accrue par son chargement en mélinite. Cet explosif augmenta également son action destructive sur les fortifications et conduisit progressivement à l'utilisation du béton.

De ces innovations techniques en matière de puissance de feux et de facilités de leur délivrance découla donc progressivement un retour à l'esprit offensif. On pouvait le percevoir dans l'instruction pour le combat de 1887, il allait s'imposer jusqu'à l'entrée dans

la grande guerre. On renouait ainsi avec Napoléon (le grand) et Clausewitz. Au point d'oublier quelques vérités fondamentales que l'expérience avait pourtant enseignées : “ La meilleure sûreté

est dans une attaque à fond, l'énergie de l'exécution rachète toutes les faiblesses et répare toutes les erreurs ” affirmait le lieutenant-colonel de Grandmaison alors chef du 3^e bureau de l'état-major des armées dans ses fameuses conférences. L'excès de l'esprit offensif allait conduire à l'offensive à outrance. La doctrine s'était donc bien appropriée ces progrès techniques et semblait vouloir en tirer parti. Mais, comme l'écrivait le colonel Pétain, cela ne devait pas se faire “ en désaccord avec l'expérience de la guerre ”.

Or, c'est à quoi le règlement de manœuvre de 1884 aboutit. En condamnant l'utilisation du terrain et des couverts, en préconisant l'offensive à outrance, en s'appuyant trop sur la valeur du soldat français sans lui donner organisation et modes d'action en cohérence avec les armes qui l'équipaient et dont se dotait progressivement l'ennemi conventionnel du moment, le commandement français avait montré qu'il n'avait en fait pas su tirer le meilleur parti du progrès des armements, notamment de l'artillerie. Quant à cela s'ajoutent le refus de s'équiper d'artillerie lourde (cinq régiments en cours d'équipement de vieux matériels de 120, 155 et 220 hâtivement modernisés en juillet 1894), la quasi ignorance des progrès de l'automobile et de l'aviation, l'armée française était placée d'emblée en difficulté face à une Allemagne plus réfléchie et plus pragmatique qui a su rapidement transformer son canon de 77 en canon à tir rapide, se doter de l'obusier de 105 et de l'obusier lourd de 150 et retourner la situation à son avantage.

En faisant d'un principe juste une application vicieuse, et malgré la sagesse et l'équilibre du commandant en chef, le général Joffre convaincu de “ fixer les bases raisonnables d'une doctrine offensive ”, l'armée française allait payer chèrement sur le champ de bataille d'août 1914 le dévoiement de la doctrine offensive, et les lacunes en équipements qui en ont finalement découlé. C'est une fois encore la bravoure du combattant français qui a sauvé la France en facilitant le rétablissement sur la Marne et la contre-attaque salvatrice qui a suivi.

Bibliographie :

- Général Weygand : *Histoire de l'armée française* - Flammarion 1961
- J. Carpentier : *Les progrès techniques et le sort des batailles terrestres* - *Revue scientifique et technique de la défense* N° 55 - mars 2002.